

2013
LES

Années

Le journal de cette année (24 n°/an) – n°32 – 30.04.2013

OMBRE

« La part d'ombre » est le titre d'un livre d'Edwy Plenel¹. Jérôme Cahuzac pour se décrire utilise l'image. Le livre de Plenel était consacré à François Mitterrand. Plenel a fait tomber Cahuzac. Pour l'éphémère ministre de quoi ce jeu est-il le nom ?

Restons-y, car c'est important l'ombre: pour le confort des bêtes et celui des hommes; pour mesurer la dimension des objets (souvenez-vous de notre ami Thalès); wayang de Bali ou de Java le théâtre d'ombres est partout et aussi pour faire peur à ma petite sœur; pour remplacer la lumière sur les surfaces photosensibles, sinon vos photos seraient noires...

Quand j'étais enfant, on disait encore que l'ombre des noyers était maléfique et que selon les Actes des Apôtres, celle de Saint Pierre pouvait guérir les malades.

Pendant ce temps là Peter Pan perdait parfois la sienne. Philémon, le personnage de Fred – qui vient de s'enlever au pays de ses rêves – faisait la connaissance du « tailleur d'ombres ». Quant à Lucky Luke, il tirait déjà plus vite que qui vous savez.

Le gallicien et l'espagnol disent « sombra ». Le basque « itzala ». Le catalan et l'italien ont gardé le latin « ombra ». L'espéranto a choisi « ombro ».

Le « ombre » français dans sa forme des XII^e et XIII^e siècles était un mot masculin.

Y tú, oh hombre, ¿entiendes ?

Michel Lalet

PS: face au succès remporté dans le numéro précédent je me sens tenu de vous offrir une blague Carambar. Alors, pour la route:

Nicolas dit à sa maîtresse:

– Je ne voudrais pas vous inquiéter, mais papa m'a dit que si je n'ai pas des meilleures notes sur mon bulletin, y'a quelqu'un qui va se prendre un bon coup de pied quelque part...

1. dont je recommande la lecture.

l'écrivain de la quinzaine

RELIRE STEINBECK

Sous les chênes verts, dans la lumière tamisée, les cheveux de Vénus embaumaient. Sur les bords des ruisseaux pendaient des bouquets de cétérac. Je me rappelle les monts du Galiban qui dominaient la vallée [de Salinas] à l'est, monts clairs et gais, pleins de soleil et de joliesse, monts fascinants dont on avait envie de gravir les sentiers tièdes comme on désire escalader les genoux d'une mère chérie.¹



Qu'il parle de sa vallée, du démontage d'un moteur, des mécanismes financiers ou de son père creusant un puits et découvrant les strates géologiques de la région, Steinbeck a le regard du poète, la connaissance du mécanicien, l'analyse de l'économiste; il est tour à tour anthropologue, climatologue. Rien ne lui échappe de la technologie moderne, des fluctuations des cours des productions agricoles, de l'écologie ou des glaciations Wurm. Du cœur des hommes, surtout, avant tout. Ce géant emprunte les voies de l'encyclopédisme pour s'approcher du petit peuple, des obscurs, des bannis, des hors-la-loi, souvent devenus tels à cause de l'omnipotence des banques, des possédants jamais rassasiés, des confisateurs. Il les décrit pauvres, mais dignes à leur façon. Ses connaissances sont étayées par sa profonde, insatiable curiosité qu'il met d'abord au service de son travail de journaliste. Entre autres, correspondant de guerre en 1943, grand reporter, en Russie soviétique en 1947 avec son ami Robert Capa dont les photos illustrent *A Russian Journal* qu'ils publient l'année suivante. Homme de théâtre également. À l'auteur, l'homme de théâtre, le journaliste, le grand reporter, l'humaniste sont réservés les honneurs: le prix Pulitzer, le Nobel de littérature...

Steinbeck, c'est une maîtrise de l'écriture tous azimuts. *Les raisins de la colère* en sont le condensé. Quelques mots au sujet des premiers chapitres:

le sens de la description des choses de la nature avec la précision d'un botaniste, d'un zoologiste, d'un agronome. Avec en prime la tendresse et la poésie. Au chapitre 3 par exemple, on assiste à la dissémination des pollens, *chaque graine armée d'un appareil de dispersion: fléchettes tournantes et parachutes pour le vent... le tout attendant le revers d'un pantalon d'homme, l'ourlet d'une jupe de femme, les poils d'un chien, la laine d'un mouton, les fanons d'un cheval.* Je n'ai jamais lu une telle description – sauf à penser que je n'ai pas lu tout Colette. De même quand il évoque la terre qui s'appauvrit, s'effrite, meurt. Le fléau qui s'abat comme une plaie d'Égypte. Un malheur qui ne vient jamais seul. Il apporte la même rigueur à décrire une simple tortue qu'un marcheur découvre. Il faut, pour être aussi précis, avoir passé des heures à les observer comme il sait observer les hommes, à travers la carapace: le moindre détail, comme la barbe d'orge coincée sous l'écaille. De même pour sa reptation obstinée, muette, semblable à celle des grandes migrations des exclus, des damnés.

Il portera la même attention aux hommes: la route, la solitude, le chauffeur de camion, couard et complaisant, en mal de communication, qui s'y essaie en vain avec la barmaid, n'aura guère plus de chance avec Tom, le repris de justice qui se joue de lui. Communication impossible, factice. Puis les rapports métayers-propriétaires (ou leurs représentants). Le pas est vite franchi vers la sociologie, l'analyse politique et économique qui jamais ne dit son nom: on est dans le roman, et le romanesque peut tout évoquer sans dire de quelle science relève son observation. Pot de terre-pot de fer. Humains miséreux, impuissants contre monstre insaisissable, protéiforme, servi par des jaunes: il s'en trouve toujours un, mais c'est d'autant plus terrible quand c'est un gars du pays, du voisinage. Pauvres aussi, ils trahissent pour trois dollars (inespérés) par jour: n'hésitent pas dans l'élan de leur machine infernale à donner un coup fatal au puits, seule source de vie dans la sécheresse de l'Oklahoma, à entraîner l'angle de la maison qui

s'affaîssera. Parce que l'ordre leur en a été donné. Parce que le petit dernier n'a pas encore de chausures, et que c'est à ce prix. Il y a aussi le pasteur, enfin l'ancien pasteur, un de ces prêcheurs investis de leur seule consécration et de l'engouement qu'ils suscitent, entre missionnaire et prêtre vaudou. Cette transe qui lui amenait après chaque prêche une fille, une femme pour rouler dans l'herbe avec elle. Mais revenu de tout. Ne croit plus. Continue de chanter des psaumes. Par habitude? Parce que c'est beau?

Et le vendeur de voitures d'occasion qui use sans vergogne de tous les artifices pour tondre les misérables qui ont tout cédé à vil prix, ont besoin d'une voiture pour rejoindre l'Eldorado qu'on leur a promis : la Californie où il suffit de tondre le bras pour cueillir des oranges. Tout est bon : mensonges, usurpation, boniments éhontés, changements de pièces après la transaction, garantie sur parole – non tenue. Tout ! Un long monologue de plus de 16000 signes – un chapitre. Et le génie dans tout ça, c'est que rien ne dépare. Tout concourt au même but : décrire la misère, l'asservissement. Le rouleau compresseur de l'injustice qui se répète de siècle en siècle : les Indiens repoussés ou tués par les grands-parents des exclus d'aujourd'hui. L'injustice !

Je suis, je l'avoue, subjugué par Steinbeck. J'ai abordé très lentement *Les raisins de la colère* que j'ai lu il y a plus de quarante ans. Sans doute avais-je parcouru en diagonale certains passages que je découvre lentement aujourd'hui, venant et revenant sur mes pas, m'exerçant à une lecture pointue, détaillée, comme son écriture qui est si différente de celle *Des souris et des hommes*. Quel homme complexe, quel observateur singulier de son Amérique, mais aussi de la nature ! C'est extraordinaire.

Le chemin qui conduit de Zola à Mordillat passe inévitablement par Steinbeck. Steinbeck est notre contemporain. On est frappé par les parallèles que l'on peut faire entre la Californie qu'il décrit et le Guatemala de Rigoberta Menchù, entre l'Amérique des années vingt ou trente, et l'Europe d'aujourd'hui, de la crise. Des « breadli-

nes » qu'en 1933 son ami Kessel décrit dans ses reportages à New York, à nos exponentiels Restos du cœur.

Et, récurrente, cette remarque de Man, la conscience de la tribu : Les chevaux, quand ils ne travaillent, ils les nourrissent quand même !

Dominique Cornet

1. *À l'est d'Eden*, Le livre de poche
Les Raisins de la colère, Folio

« OF MICE AND MEN »¹

Deux hommes arrivent dans un ranch pour la moisson. Lennie, un grand costaud attardé, fort comme quatre hommes mais n'aimant que ce qui est doux, jusqu'à l'obsession. Et George, qui l'a pris sous son aile. Alors qu'il est question de travaux des champs, les scènes successives ont lieu à huis clos. La première et la dernière près de la rivière, la seconde dans la chambrée, la troisième dans la chambre du palefrenier noir, la suivante dans l'écurie. En dehors de la rive de la Salinas (un huis clos cependant), rien ne vient de l'extérieur sinon quelques bruits et ce que les dialogues en révèlent.² Pauvres conversations qui font penser à ces vieux films de cow-boys. Filtrent la misère des gars, leur savoir-faire, leurs rêves. La hiérarchie aussi : tout en haut le patron, puis son fils Curley. Dans la chambrée : Slim le roulier, Carlson un gros qui a du caractère, Whit, un jeune, et le vieux Candy qui reste là avec son vieux chien puant et aveugle, à faire quelques menus travaux, parce que c'est ici qu'il s'est blessé. Carlson parvient à le convaincre qu'il vaut mieux tuer le chien : une balle dans la nuque, il ne sentira rien. On entend le coup de feu au loin, Candy se retourne contre le mur. Silence. Dans la chambre donnant sur l'écurie, Crooks, le palefrenier noir, bousillé de partout : le Nègre n'a pas accès à la chambrée. Dans les conversations il est parfois question des femmes : tante Clara, qui a élevé Lennie et l'a confié à George ; la maquerelle d'un claqué du bourg, brave et tolérante selon les hommes. Sur tout il y a la femme de Curley, une vraie pin-up, des rêves

d'actrice mal envolés et le feu au cul. Traîne aussi souvent qu'elle peut dans les parages des employés, cherche à les allumer. Sera victime de Lennie qui aime tant la douceur de ses cheveux...

Pauvreté des dialogues renforcée par l'écholalie de Lennie : Hein, George, tu me laisseras m'occuper des lapins ? – Oui, Lennie, tu t'occuperas des lapins. – Hein, tu l'as dit George ? C'est moi qui m'occuperai des lapins. – Oui Lennie, je te promets... Des hommes aussi pauvres que leur chambrée où des caisses à pommes tiennent lieu de meubles. Et pourtant ! *John Steinbeck est de ces auteurs [américains qui] ne décrivent jamais l'attitude et la démarche intérieures*, écrit Kessel dans sa préface de l'édition française de 1955. *Ils n'indiquent pas les ressorts de leurs actes, ils évitent même de les faire penser... Or – et c'est le mystère – ils vivent tous avec une intensité merveilleuse. Et quand se défait par un sacrifice atroce et magnifique l'aventure de Lennie, l'innocent qui aimait tant caresser les peaux des souris, les poils des chiots, les cheveux brillants des femmes, une admiration profonde et stupéfaite se lève pour l'auteur qui, en si peu de pages, avec des mots si simples et sans rien expliquer, a fait vivre si loin, si profondément et si fort. Je ne peux que souscrire. La noblesse du métier d'écrivain est aussi de laisser sa place au lecteur. Elle est ici totale.*

D.C.

1. *De souris et d'hommes* m'eût semblé une meilleure traduction.

2. L'année même de la sortie du roman, 1937, Steinbeck en fait une adaptation théâtrale.

Des souris et des hommes, John Steinbeck, Collection Folio, Gallimard

« LA GRANDE VALLÉE »

Un recueil de John Steinbeck de 1938 : une quinzaine de nouvelles. Au simple nom de Steinbeck défilent sous nos yeux des images de films plus ou moins récents : Henry Fonda dans *Les raisins de la colère*, John Malkovich dans le rôle de Lennie Small – remarquable ! – dans *Des souris et des hommes*. D'autres encore.

Steinbeck est de ces auteurs complets dont le talent se révèle quel que soit son mode d'expression littéraire, nouvelle ou roman. Sans compter toutes les adaptations qu'il a suscitées. Son talent, mais bien plus encore son humanité. Le célèbre *Poney rouge* – loin d'être un « joli conte » – est assurément la nouvelle la plus connue de ce recueil. Mal connue.

Dès le premier récit (*La rafle*), on se prend une claque. Une leçon, quoi. Deux hommes, un jeune, encore mineur, et un plus ancien : des délégués. De quoi ? À quoi ? La situation le suggère mais rien de précis. Ils ont secrètement rendez-vous avec des camarades dans un hangar obscur et froid. Sinistre. Viendront-ils ? Le dialogue entre les deux laisse transpirer la peur du plus jeune, son indécision et son courage. Le vieux le rassure et le tance, genre : Pas de mauviette ici, j'ai confiance en toi. La nuit avance à guetter, analyser le moindre bruit, le moindre aboiement. Les autres ne viennent pas. Un seul accourt, qui les prévient : Vous avez été balancés, va y avoir une rafle. Les deux hommes restent, la rafle a bien lieu. Sales rouges ! Les sbires cognent.

La dernière scène se passe dans la cellule infirmerie de la prison. Les deux hommes fracturés de partout dressent le bilan, pensent prendre six mois de prison pour incitation à l'émeute. Ne se rebel- lent pas à cette idée, ne regrettent pas.

C'est une double leçon. De courage (prévenus, ils auraient pu se tirer) et d'humanité, bien sûr. D'écriture, surtout. Deux hommes, l'obscurité, le froid, la peur et la détermination, un tabassage que l'on devine. Économie de moyens, une nouvelle qui vous prend aux tripes.

Parfois, il est bon que s'effacent les images de cinéma pour retrouver les mots. Simplement les mots.

D.C.

La grande vallée. John Steinbeck, nouvelles. Folio



TONI MORRISON DEVENIR HOMME

« À qui est cette maison ?

À qui est la nuit qui écarte la lumière à l'intérieur?... »

Avec ce poème commence l'histoire de Franck et sa petite sœur Ycidra (Cee) nés à Lotus en Géorgie. Ils s'ennuient. Bravant les interdictions ils se glissent sur un terrain vague pour voir des chevaux dressés comme des hommes. Ils sont témoins malgré eux d'une autre scène, des voix d'hommes dont on n'aperçoit que le bas du pantalon, un pied noir avec sa plante rose striée de boue enfoui à grands coups de pelle dans la tombe. Nous voici de plain-pied dans une œuvre où la voix de Franck, terrible, alterne avec le récit du narrateur. Ce n'est qu'à la fin du livre que nous aurons l'explication de ces premières scènes.

Respirer. La narration commence, qui dit d'emblée la lutte pour la survie.

Franck, veut fuir Lotus, désespérant, et s'engage pour *tromper l'ennui*. La Corée, atrocités de la guerre, mort de ses deux potes. Il est démobilisé. Crises de folie, boit, voit le monde... en noir et blanc!

Noir surtout, comme lui. On le retrouve dans un hôpital. Camisole chimique. Amnésie. Un message pourtant s'est imprimé en lui, une urgence *Venez vite, si vous tardez, elle mourra*. Franck s'évade.

Les médecins ont besoin de travailler sur les corps des pauvres [...] pour aider les riches qui sont en vie lui révèle le révérend Locke qui le recueille le soir même, le restaure, et lui fournit le guide de Green (guide à l'usage des Noirs) où il trouvera des adresses pour sa longue route, des lieux où il ne sera pas refoulé. Hébergé par Billy dont le fils a un bras mort (une balle perdue), Franck demande à l'enfant *Que veux tu faire plus tard ? Homme !* lui répond-il en le regardant dans les yeux.

Cette histoire vous happe, vous frappe, vous tord le cœur.

Cee, (Ycidra) la petite née dans le ruisseau et

détestée par sa grand-mère, Cee dont les parents travaillent tellement dur que *tout témoignage d'affection était comme un rasoir: coupant, mince et bref*, Cee, la petite que son grand frère a toujours protégée, n'a plus qu'une idée, elle aussi, lorsque Franck s'en va. Fuir Lotus, fuir l'ignorance. Part donc au bras du premier venu. Un salaud. Ils firent *la grande chose au sujet de laquelle les gens pouffaient ou mettaient en garde. Ce ne fut pas tant douloureux qu'ennuyeux*.

Lorsqu'elle entend parler d'un emploi chez un médecin, elle fonce. Elle est embauchée par le docteur Beauregard (!) qui fait aussi des expériences... pour aider les gens.

Dans la belle maison du docteur, la maison à l'atmosphère feutrée, la petite Cee imagine être arrivée dans un paradis, avec un couvre-lit en soie qui la fait glousser de joie, et une patronne dont la voix est *comme une musique*, un patron *qui aide les pauvres* et qui est si cultivé ! Il possède des livres que Cee a vus dans son bureau, *Le déclin de la grande race*, et *Hérédité, race et société*.

Une tendresse énorme nous vient pour Cee, qu'on aimerait tellement, comme Franck, avoir pu protéger. Et la rage ! Tellement de petites Cee partout dans ce monde !

C'est l'Amérique des années cinquante, l'Amérique du maccarthysme, de la ségrégation raciale et du ku klux klan, celle des expérimentations médicales pratiquées sur les gens qui ne peuvent se défendre, les Noirs, les prisonniers... l'Amérique où en 1955, une couturière noire de cinquante ans du nom de Rosa Parks refusa de céder sa place dans l'autobus à un passager blanc. S'ensuivit un procès, et l'appel – relayé, soutenu, emblématique de Martin Luther King – appel de celle que l'on nommera ensuite *mère du mouvement des droits civiques*. « Home » est le dixième roman de Toni Morrison. Un roman bref, concis dont le souffle demeure longtemps en vous. Très beau. Sur une étagère *Un don* et *Beloved*. M'attendent. Pas pour longtemps !

Aline Salomon

Home, Toni Morrison, 2012

DOROTHY M. JOHNSON
LA DURE LOI DE L'OUEST

J'ignorais tout de cette auteure dont les nouvelles et romans inspirèrent de nombreux westerns. Ces bons vieux westerns de notre enfance, simplistes et caricaturaux à souhait – pour tout dire manichéens – qui nous amenaient immédiatement à épouser la cause du bon contre le méchant. Dans nos jeux d'enfants, il fallait bien du courage pour habiter le rôle du méchant, (sauvage, le plus souvent). J'abordai donc la lecture de *Flamme dans la plaine*, première nouvelle de ce recueil, avec curiosité certes, mais aussi avec une certaine appréhension.

Demeurant l'apanage de certains auteurs de polars ou de séries policières, le procédé d'écriture qui consiste à dévoiler au départ l'essentiel des événements peut ici surprendre. Dès les premières lignes on apprend que les Indiens Sioux Santee vont se livrer à un massacre sanglant. On sait que Mary Amanda, treize ans, qui aime tant lire, vient de poser le dernier livre qu'elle eut jamais entre les mains, pour se rendre à la source, suivie de Sarah, neuf ans. Là les attend un Indien au visage strié de peintures. L'attaque est fulgurante: Hannah, la mère, ne reverra jamais son mari et ses fils aînés, chargés de retenir les attaquants pendant quelques minutes. Le lecteur sait déjà qu'elle ne retrouvera une des fillettes que six ans plus tard. Qu'elle ne revit jamais l'autre.

Trop habitué à la lenteur des westerns, le rythme imprimé par la narration me surprend. L'auteure passe d'un lieu ou d'une année à l'autre, d'un événement à un autre avec une extrême vélocité. Le récit, parfaitement clair et maîtrisé, mené tambour battant, n'en demeure pas moins elliptique. Les personnages y gagnent en épaisseur: la mère, les deux filles enlevées, devenues indiennes, Johnny, le garçon triste. Les Indiens eux-mêmes. Ici, pas de morale. Tous y échappent. Simplement le mythe entretenu de l'ouest américain.

Dans ce recueil, deux nouvelles aux noms évocateurs, *Qui a tué Dorothy Valence* et *Un homme*

nommé cheval, sont particulièrement saisissantes. Qu'elle nous parle des pionniers ou des Indiens, des fermes, du fort ou des loges, des familles blanches monogames ou de la complexité des sociétés indiennes, de l'austère éducation évangéliste ou de la liberté des fillettes des tipis, Dorothy M. Johnson révèle l'épaisseur de ce qui les sépare: la fumée mouvante des campements.

Marcel Cernot

Contrée indienne, Dorothy M. Johnson, Éditions Galmeister, Totem

UPTON SINCLAIR
UN COUP DE TONNERRE DANS LE RÊVE AMÉRICAIN: «LA JUNGLE»

Cet ouvrage est avant tout un cri de révolte, un «livre coup de poing» écrira-t-on à son propos. Il dénonce – entre autres choses – les conditions de vie et de travail dans les abattoirs de Chicago. Il dévoile aussi le scandale sanitaire, l'absence de contrôles et la corruption; oui, à plus d'un siècle d'écart, cela résonne fortement avec notre actualité! Il s'agit d'une œuvre violente. Certaines descriptions, même si elles «ne sont que» la traduction d'une réalité, sont insoutenables. Upton Sinclair excelle à décrire les ambiances, les bruits, les odeurs répugnantes. Il n'épargne aucun détail et nous sortons de l'ouvrage avec ces images persistantes des abattoirs, de l'usine métallurgique et d'autres lieux encore, avec parfois la nausée et un sentiment bien au-delà de l'indignation; c'est là le talent de Sinclair; nous aimerions parfois penser qu'il force un peu le trait... si nous n'avions été prévenus qu'une enquête fut menée, qui vérifia l'authenticité des propos.

Le livre s'ouvre avec une fête, fête d'union d'Ona et Jurgis, émigrés lituaniens venus découvrir le rêve américain. Nous entendons la musique *qui métamorphose cette arrière-salle de café en un lieu féerique, un pays merveilleux, un coin de paradis*, même si le violon est désaccordé, même si l'archet ne connaît pas la colophane, Tamoszius le violoneux, *possédé par une véritable horde de*

démons marquant la mesure de leurs pieds invisibles [...] yeux exorbités, cheveux dressés... nous envoûte. Ils sont sous nos yeux tous ces hommes et femmes qui oublient un temps la saleté et la misère, et boivent, dansent, se démènent. Nous les voyons tous, Marija et son visage tragique lorsqu'elle entonne une chanson de son pays, plainte des deux amants transis, Marija, dont les bras se sont musclés à soulever les lourdes boîtes de pâte à la conserverie, rythme son chant avec sa fourchette sur la table, Dede Antanas le père de Jurgis, employé au saumurage dans l'air humide et froid, qui à soixante ans en paraît quatre-vingts, et, le souffle court, déploie son compliment aux jeunes mariés. Les sommes engagées ont été insensées mais c'est la *vesejila* qui veut *qu'au moins une fois dans sa vie on puisse briser les chaînes, sentir ses ailes pousser, voir le soleil, proclamer au moins une fois que la vie peut être une petite bulle dorée qu'on lance en l'air.*

Voilà, nous sommes avec la famille d'Ona, ils sont venus à douze, se sont faits arnaquer par le passeur, lui abandonnant une partie des sommes péniblement amassées, la vie n'est-elle donc que reproductions? De l'Amérique ils ne connaissent que le nom de Chicago, c'est là qu'ils débarquent, acheminés ensuite jusqu'aux abattoirs, découvrant un paysage de plus en plus désolé, guidés par l'odeur, *une odeur primitive, crue, grossière, lourde, rance, sensuelle...* et une fumée *grasse et noire provenant des entrailles de la terre, dont les nuages monstrueux se rejoignent pour former un fleuve immense étirant son long linceul noir; ensuite viendra le bruit, grouillement d'un monde en mouvement.*

Il est intéressant de suivre le cheminement de cet homme, Jurgis, persuadé qu'il va faire fortune, qui ne veut pas entendre ceux qui le mettent en garde et qui va vivre avec les siens une descente aux enfers, deviendra mendiant, bandit, corrompu, jaune briseur de grève, violent, jusqu'au jour où il entrera dans une salle où se déroule un meeting socialiste...

Oui ce livre est un cri qui va se répercuter bien au-delà de Chicago et de l'Amérique. Il sera tra-

duit en dix-sept langues. Il fera l'objet de menaces et poursuites des trusts de la viande mis en cause de manière implacable. Mais il trouvera son soutien auprès de millions d'Américains exprimant leur sentiment de révolte. Sinclair sera reçu par Roosevelt. Une vague de réformes touchera l'industrie alimentaire! Sinclair deviendra riche – trente mille dollars gagnés... à parler des pauvres. Avec cet argent il achètera une ancienne école: la communauté utopique de Helicon Hall ouvrira ses portes en novembre 1906... et brûlera un an plus tard. Mais cela n'arrêtera pas ce socialiste convaincu qui s'attaquera ensuite à la haute société, aux scandales financiers. Il montera un spectacle avec Dos Passos et O'Neill pour secourir des syndicalistes arrêtés.

Une vie de militant et d'écrivain bien remplie qui s'achèvera en 1968! À sa mort.

Elisa Mannolo

WALLACE STEGNER

Pour faire connaissance avec Wallace Stegner et ce ton désenchanté teinté d'humour qui rend ses livres si attachants, sa finesse à décrire les relations humaines, son sens de l'autodérision et cette si belle façon qu'il a de nous décrire ses paysages, voici quelques extraits de deux œuvres.

LA VIE OBSTINÉE

«*Recalé en sympathie, j'ai eu à peine mention passable en stoïcisme. En revanche, j'ai décroché le premier prix d'ironie – cette calamité, cette escampette, cette cuirasse, ce moyen de rester planqué tout en jouant les esprits forts. Cuisante leçon que j'ai apprise, si toutefois je l'ai retenue: c'est réduire notre humanité que de nous débiter face à la souffrance, que ce soit la nôtre ou celle d'autrui. Que de nous débiter devant quoi que ce soit. Telle était la maxime de Marian.*»

«*Elle [Marian] voyait des étoiles en plein jour parce qu'elle vivait au fond d'un puits, et elle les contemplait avec passion parce que le couvercle pouvait s'abattre d'un jour à l'autre, l'enfermant à jamais dans les ténèbres.*»

ANGLE D'ÉQUILIBRE

«*Au petit matin, la lumière descendait peser sur les versants orientés vers le levant. Elle la voyait franger d'or les crêtes du sud et moirer au creux des ravins les feuilles changeantes des chênes, des busseroles et des lauriers. La tombée de brume qui festonnait les sommets d'une pièce de coton était aussi blanche que des nuages de contes de fées.*»

«*Elle aura étendu sur les bleus d'une amitié ébranlée et amoindrie un emplâtre à base de simples cueillis dans les bosquets littéraires où elle avait coutume de se promener.*»

«*Chaque soir de ces cinq années la lueur de leurs feux de camp teinta de rouge les falaises de basalte, fit jouer sur les eaux mouvantes le mystère du transitoire et encadra de noir le triangle de la tente en une affirmation de l'humaine intentionnalité.*»

HUMM! QUE C'EST BON!

C'est un recueil de cinq nouvelles, cinq œuvres de jeunesse, qui nous promènent magnifiquement du Vermont, à la Californie, en passant par le Montana, Salt Lake city, le Dakota et le Saskatchewan. Elles furent rassemblées trois ans avant la mort de cet auteur hélas si tardivement traduit en France. Tout son univers est là. Des paysages somptueux, des personnages attachants, de belles amitiés, un énorme humour, une grande tendresse, qui se cache notamment dans ce vieil intello bougon désenchanté qu'est Joe.

Je connaissais, pour les avoir découverts avec un grand bonheur, certains de ses romans comme *Vue cavalière*, *La vie obstinée*, *En lieu sûr*, *Angle d'équilibre*. Stegner est considéré par Jim Harrison comme une figure centrale de la nouvelle littérature de l'ouest. Il eut parmi ses étudiants des gens comme Thomas McGuane, Raymond Carver, Edward Abbey.

Nouvelle éponyme: *Automne – Vermont*. Par une belle journée ensoleillée, un peintre (Ross) et sa femme (Margaret) sillonnent le pays en quête de paysages à croquer. *Il engagea la décapotable sur le chemin, et Margaret se laissa aller contre son dossier pour regarder le ciel se déverser sur elle en une enve-*

loppante cascade de bleu, parcourue de branches d'arbres et de petits nuages en choux à la crème. (...) C'était si exquis (...) qu'elle en frissonna avec une sensation presque insupportable de vie et de bien-être. Émerge tout à coup une maison érodée; un fox se précipite en aboyant; deux femmes viennent à leur rencontre... Il ne se passe pratiquement rien, sinon quelques échanges entre eux, la découverte un peu plus loin, là où s'interrompt le chemin, d'un village fantôme complètement mort, des maisons désertées, en ruines, et d'un verger dont les pommes... Et pourtant, tout est là, la vie, la mort. Sentiments mêlés, oppression et images délicieuses alternent au long de cette bien belle nouvelle.

Une jeune fille en sa tour: Kimball arrive à Salt Lake city. Il vient pour le décès d'une tante lointaine, en des lieux où, adolescent, il vécut des moments d'amitié et d'amour. Il a le sentiment d'être dans un film qu'on rembobine. Il trouve sa tante dans le lieu même où adolescent... Une nouvelle fois vie et mort voisinent dialoguent s'affrontent dans une proximité des morts d'hier et de ceux d'aujourd'hui. Souvenirs de jeunesse. Alternance d'espérances et d'épreuves. «*Fraternelle mélancolie.*»

Dans le *Guide pratique des oiseaux de l'ouest* occasion nous est offerte de rencontrer Joe Allston – le critique littéraire, ce vieil ours mal léché si plein d'humour et si attachant – et la sage Ruth, personnages que nous retrouvons dans plusieurs de ses romans. Joe a soixante-six ans, il s'est «*retiré*» dans l'intention d'écrire ses mémoires. Ne ratez surtout pas la scène réunissant un faucon crécerelle, un colibri et un hibou, elle est hilarante et donne la mesure du talent de Wallace Stegner, aussi drôle parfois que subtil à décrire les rapports humains et génial peintre des paysages qu'il aime tant.

Pour le reste, plongez-y sans plus attendre!

A.S.

Le goût sucré des pommes sauvages, Wallace Stegner

Rien ne va plus vite que la musique

Y aurait-il une musique attachée aux livres de Steinbeck et particulièrement à ses livres phares *Les raisins de la colère* ou *Des souris et des hommes*? Sans doute serait-il absurde de chercher à le démontrer. Bien sûr, nous avons tous idée que le blues c'est nègre et champ de coton, que le jazz, ça remonte au long du Mississipi pour s'installer vers New York ou Chicago, que la country, c'est grandes plaines, trimardeurs, petits blancs et crise de 29... Mais ce serait trop beau! Toutes ces musiques sont nées ensemble, ont évolué ensemble, ont voyagé par-delà les mers ensemble, en sont revenues pour ne jamais cesser de se croiser, de se multiplier et de se réinventer... On ne peut être sûr que d'une seule chose : blues, jazz, country, folk sont nés là-bas....

Mais ce qui est tout aussi vrai, c'est que les musiciens qui furent à la source de l'évolution nord-américaine de ces styles musicaux sont nés quant à eux en Europe et en Afrique. Venus chacun avec son univers et ses instruments ils croisent, mélangent, fusionnent comme on le dit aujourd'hui. Tout cela formait le « folk », nom donné à cette réunion improbable de tous les folklores dès lors qu'elle passe au travers de la langue anglaise (les musiques d'Amérique latine, elles aussi originaires des folklores européens ne se nomment pas « folk » pour cette seule raison).

Mais il s'agit bien de la même chose. L'une des branches de ce mélange d'influences se nommera « musique country ». Ce qui veut bien dire : jouée par des gars de la campagne! Violon irlandais, dulcimer allemand, mandoline ou accordéon italiens, guitare espagnole, harmonica, banjo et percussions africaines... On s'assoit autour du feu et on lâche son désir de jouer ensemble. Ce « folk » évolue sans cesse, selon les musiciens et les groupes autour du feu. Il devient du gospel, il devient du blues dans les champs de coton du sud, il devient du bluegrass dans les plaines fertiles du Middle-West, de la musique cajun au Sud-Est et porte d'autres appellations encore. Il se transforme en fonction d'autres influences, plus ou moins rapidement. Il se stabilise parfois, pour des raisons liées à l'enclavement plus ou moins prononcé d'un territoire ou bien migre à toute allure d'un endroit vers un autre... En bref, ces musiques sont incontrôlables! Les gens bougent et la musique parfois semble les précéder! Notre souci à nous autres Européens de classer convenablement les êtres et les choses se heurte à une vitalité américaine qui ne s'embarrasse guère de ce genre de

considérations. Tout se heurte et tout s'entrecroise : cherchez vos petits et prévenez-nous si vous les retrouvez!

Faisons un saut au début du XX^e siècle. À dater de cette période, ces musiques vont se spécialiser de plus en plus. À la fois pour cause de *honky tonky* (des bars où l'on propose de la musique et il

faut bien que le public sache ce qu'on lui vend!) et d'enregistrements phonographiques (là aussi, il est essentiel d'annoncer la couleur). Les différenciations doivent être marquées de plus en plus fortement. On va rechercher la pureté des sous-genres. Même si genres et sous-genres sont des crus d'assemblage, comme les vigneronniers le diraient! Le folk américain va se déployer sur quelques grandes autoroutes : country, jazz, blues et plus tard pop (musique populaire), irrigués par des centaines de routes de moindre importance. Mais ce flot irrigué en retour ces voies secondaires, remixant sans fin les influences – il suffit parfois de changer un seul instrument dans un groupe pour obtenir quelque chose de totalement neuf! Mais avec néanmoins des marquages puissants : ces musiques différenciées deviennent des signes d'appartenance à des communautés : religieuses, raciales, ethniques... En apparence et en schématisant : blues et jazz pour les Noirs, folk et country pour les Blancs! Mais bien entendu, ce n'est pas si simple. Et même à vrai dire, ça ne marche pas du tout sur la longueur! Tout d'abord parce que se développent des formes trans-courant, comme le dixieland par exemple, ce jazz joué par les Blancs ou le western-swing qui, comme son nom l'indique, mélange country et jazz. Ensuite parce que quelques génies comme Ray Charles contribuent à brouiller un peu plus les pistes. Sa musique, la musique qu'il invente et qu'il chante, marquée comme une musique de Noirs pour des Noirs, peut tout aussi bien s'emparer du folk ou de la country les plus purs et les réinventer. Et puisque Ray Charles en réunissant les genres crée des succès populaires, il touche toutes les catégories de populations et ouvre du même coup de nouvelles possibilités de mixité s'ajoutant aux précédentes et ainsi de suite, sans fin nettement visible... La musique circulait sans doute rapidement au XIX^e siècle. Sa vitesse est devenue foudroyante au début du XX^e et



Henri Fonda, dans le personnage de Tom Joad, tiré du film *Grapes of Wrath*, de John Ford.

ne fait ensuite que s'accélérer! Les résultats de ce melting pot sonore reviennent en Europe dès le début du XX^e siècle ou de nouvelles influences s'aggrègent une fois de plus : Scott Joplin nourrit Claude Debussy, Erik Satie, Darius Milhaud ou Maurice Ravel qui inspirent ensemble George Gershwin, qui nourrit à son tour Igor Stravinsky ou Jean Wiener.

Et l'on se renvoie la balle au travers l'Atlantique, de revue nègre en formes de jazz classique, en jazz évolutif, en swing, en boogie, en bee bop..., de blues en blue grass, en jug band, en red dirt, ou en honky tonk... mâtinant tout cela de musiques latino, merenge, rumba, tango, corrido ou ranchera... elles-mêmes fruits d'influences napolitaines, espagnoles ou corses et infiniment perturbées par l'immense talent de ceux qui les véhiculent : Armstrong, Bechet, Grappelli, Reinhardt, Doc Watson... pour ne parler que de la bilatérale franco-américaine et ne rester que sur quelques styles musicaux restreints... Car la même chose se produit avec l'Angleterre, la Suède, l'Allemagne et d'autres, que l'Amérique s'empresse d'absorber une fois de plus...

Tentons de revenir un instant à Steinbeck. Lorsqu'il écrit *Les raisins de la colère* à la fin des années 30 il ne compose certainement pas la bande-son qui va avec! D'ailleurs Steinbeck est plutôt en ce qui le concerne un amateur de musique classique. Entre ses lignes, pas de folk ou de country tel que ces genres se pratiquaient à l'époque. La musique que l'on entend, ou que l'on croit entendre, est plus probablement celle du film de John Ford qui inspirera ensuite à Woody Guthry *The Ballad of Tom Joad*. Peu de personnes ont lu le livre si beaucoup ont vu le film, tous les Américains par contre connaissent la chanson de Guthry. Ce faisant, la musique country – et ce que font Guthry ou Pete Seeger en particulier – se réinvente en protest song qui se nourrit d'une certaine littérature dite sociale, laquelle trouve dans cette « bande son » un compagnonnage qui lui offre des débouchés populaires auxquels elle n'aurait sans doute pas songé. Alors oui, peut-être peut-on définitivement associer le Steinbeck des Raisins de la Colère à cette musique folk revisitée par le protest song et grandie par le talent de quelques uns de ses meilleurs représentants... mais j'ai bien peur que ce ne soit que fortuit. Est-ce pour autant si grave? Je ne le crois pas : qu'aurait été *Le Lauréat* sans la musique de Paul Simon, *Macadam Cow Boy* sans celle de Fred Neil ou, pour revenir aux origines du jazz et en l'occurrence au rag-time, que serait la bande son du film *L'Arnaque* sans la musique de Scott Joplin?

Michel Lalet

MARIE-LOUISE BEAUDE

Madame Marie-Louise Beaudé est décédée dans sa quatre-vingt-dixième année ce mardi 30 avril, munie des Sacrements de notre Sainte Mère l'Église. Les obsèques religieuses seront célébrées vendredi 3 mai à 10h 30 en l'église de Forceville par le père Guy Lingrand, ce si saint homme. Si, si. De la part de ses filles et de ses gendres. De la part de ses petits-enfants et arrière-petits-enfants. De la part du personnel soignant de la MAPA de Corbie. De la part de Kiki dont les roucoulements l'accompagnèrent jusqu'à son dernier souffle. De la part aussi cependant de son fils et de ce putain de pédé dont il ne se sépare plus depuis sept ans malgré ce qu'on en pense et tous les crocs-en-jambe qu'on a pu lui tendre. Si ce n'est pas malheureux de faire du mal à sa mère au-delà même de sa mort! Peut-être ne serez-vous pas dégoûtés par leur présence à Saint-Firmin et accepterez-vous de prier pour le salut de l'âme de notre chère Marie-Louise. Et pour celle de ces deux enculés, par la même occasion. Requiescant in pace.

Jean-Louis Rambour

au courrier

Monsieur,

En tant que neveu de Mme Thatcher, je vous prie de transmettre mon étonnement à la suite de la publication de l'article de M. Paul Rambour, si modéré jusqu'à présent, et que je croyais de droite, comme moi.

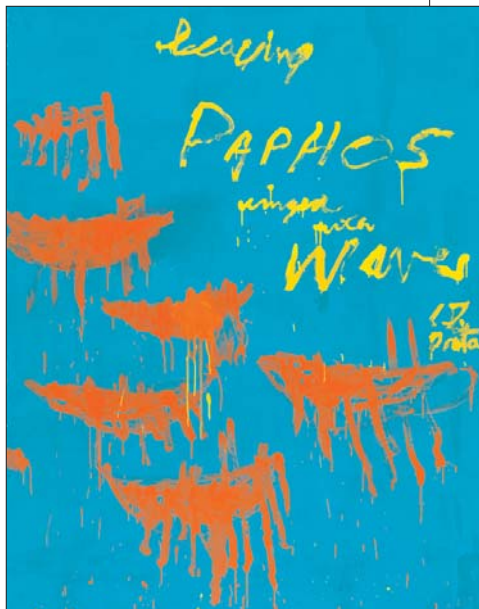
Son article est peu flatteur pour la mémoire de ma tante que j'aimais beaucoup et qui a beaucoup fait pour son pays et pour la condition ouvrière. De plus, elle était jolie, ce qui ne gâche rien. Saviez-vous qu'elle portait une gaine en peau d'ouvrier?

M. Joël Rambour m'a beaucoup déçu. Ne serait-il pas de gauche? Je m'interroge beaucoup sur ses orientations décidément malfaisantes.

Avec mes sentiments les plus cordiaux.

Bernard Laroche, diplômé de la société des pêcheurs à la ligne du Ponthieu

CY TWOMBLY



Leaving Paphos ringed with waves (V), 2009
acrylic on canvas (267.4 x 212.3 cm)

La chronique s'annonce : écrire bientôt, écrire aujourd'hui! Un détour, la Dame à la Licorne permet à Yannick Haenel, nombreuses visites, d'écrire un livre que vous citez et l'une de vos correspondantes vous répond qu'il a aussi écrit sur Cy Twombly (Le sens du calme), vous lui indiquez le texte de Roland Barthes : Non multa sed multum (Peu mais dense) dans L'obvie et l'obtus.

Ce sera lui, le prochain peintre : CY TWOMBLY! Nous ne savons pas quel mot choisir : dessin, graphisme, gauche... Pour commencer : enfantin? Nous avons vu ces tracés des jeunes enfants qui approchent de leurs idées tout en luttant avec leur maladresse face à la représentation. Les couleurs sont en place : orange, bleu, jaune. Mais ici, les mots, ce ne sont pas ceux de l'enfance : Leaving Paphos ringed with waves. Je ne me risque pas à traduire, je vous lais-

se à vos approximations, « ringed » oui, comme vous, et ces barques nous emportent. L'œuvre de Cy Twombly nous demande un travail de langage, des yeux et des lèvres. Cette écriture, qui emprunte son jaune à l'acrylique, s'embarrasse peu d'être lue, ce n'est pas l'écriture appuyée, moulée, dite au XVIII^e la belle main. C'est d'abord un geste, un brouillis, presque une négligence, un essai en paresse, un message amoureux avant disparition. Il n'y a pas grande application. Ce qui reste, c'est ce geste que nous interprétons en graffiti d'extinction : Aphrodite m'a tué. Quitter Paphos, aller en mer, au loin. « Gauche » comme tracé de la main gauche, une main gauche guide le tracé et se libère de l'œil et de son assurance, de son évidence répressive, CY TWOMBLY dégage la peinture de cet asservissement, va, libère le ductus! Ductus : c'est la main qui conduit le trait. Une écriture ductile accélère son pas et s'invente cursive pour aller plus vite. Ici, le trajet : jeu, explorations, caresses... Pour que le temps de la peinture soit visible. Le trait renvoie à une présence,

à une force, à une action et ce corps engagé en peinture avoue son engagement pour rien. Presque rien, bien que pris dans les échanges commerciaux, ce corps-ci vaut ...

Changeons de décor, comme un théâtre alors, chaque signe serait un acteur de l'évidence. Cette peinture m'emporte ou non, mais c'est immédiat, elle m'aborde. Elle me regarde, un paradis m'y rejoint. Sommeil et rêves s'abouchent en zone d'oubli, zone d'épiphanie, fragment ouvert à une réalité énigmatique dont je ne saurais retrouver tous les instants fulgurants du peintre. Je m'abandonne au printemps. Paphos : une ville touristique, sur la côte occidentale de l'île de Chypre. Paphos, son fondateur, mythologie : une ville dédiée à la déesse Aphrodite, dans l'Antiquité. Un aéroport international : vous cherchiez une destination? Des falaises crayeuses tombent à pic dans la Méditerranée et soudain Aphrodite jaillit des flots près d'un rocher!

(Cy Twombly est né en 1929, à Lexington en Virginie – décédé en 2011.)

Dominique Navet

Je me sens toujours écrasé par l'immense défi que se lance un groupe de musiciens dans les secondes où le chef entre dans la fosse, salue rapidement et lève sa baguette pour démarrer l'énorme machine qui ne devra s'arrêter que deux, trois ou quatre heures plus tard, quand chaque page de la partition aura été tournée, restituée; quand chaque geste des interprètes aura parcouru sa trajectoire selon toutes les indications du metteur en scène; quand chaque mot du livret aura été dit, chanté, propulsé en cris, en caresses, poussé acrobatiquement ou languoureusement, jusqu'aux notes finales, celles qui annoncent que la conclusion est imminente, que Werther, Manon, Violetta, Desdémone et Othello sont morts pour de bon et que s'éteignent brutalement les lumières, ça y est c'est terminé, le déchaînement s'évanouit. Repos. Je suis autant épuisé dans mon fauteuil que le chef qui sort son mouchoir blanc pour s'éponger le front, que les glorieux morts qu'un spot détache de l'obscurité pour quelques secondes supplémentaires: Juliette dont on voit la poitrine encore secouée, Roméo dont une paupière tremble encore un peu. Défi gagné. Mais quelle aventure depuis le lever de baguette initial! Cet épuisement, je l'ai particulièrement ressenti lors d'un concert d'une durée pourtant très raisonnable: trois bons quarts d'heure de Symphonie du Nouveau Monde, suivis d'une grosse demi-heure de concerto pour violoncelle de Dvorak. Pas de quoi perdre le souffle. Oui mais le violoncelle était tenu par Suzanne Ramon, pas du genre petite pointure. Enseignée par André Navarra et adoptée par Georges Cziffra eux-mêmes. On est chez les grands. Le tout sur la scène du théâtre

impérial de Compiègne. Et derrière la violoncelliste, pour que concerto il y ait, était annoncé l'Orchestre Philharmonique du Département de l'Oise. Lui-même. Lui-même, c'est-à-dire une cinquantaine de musiciens tous bénévoles et amateurs de tous âges, souvent élèves ou anciens élèves des écoles de musique du département. Thierry Pélécant dirige trois employés de banque, huit professeurs de collège et lycée, deux commerçants, dix étudiants dont un en langues orientales, cinq retraités dont un sous-préfet qui souffle dans le basson. Etc. La Symphonie du Nouveau Monde passa sans casse, à part quelques notes approximatives des deux violonistes kinés et une difficulté de la flûte piccolo du capitaine Bordeaux à rester dans le rythme. Puis ce fut le concerto et cinquante regards maîtrisant leur panique. Thierry Pélécant lança la machine, *alea jacta est*, et le son si humain du violoncelle de Suzanne Ramon vint se mêler aux instruments de l'orchestre. Trente-neuf minutes plus tard, le pari était gagné. Thierry Pélécant posa rapidement sa baguette sur son pupitre et lança son poing droit dans le ciel en poussant un cri de joie. Le 31 mai 2008, trois mois après ce concert, Usain Bolt imiterait le geste du chef français après avoir établi un nouveau record du monde du 100 mètres. Sans doute avait-il vu une vidéo de la soirée sur *YouTube*. Quant à moi, j'étais heureux et épuisé.

Jean-Louis Rambour



Usain Bolt

JULIE OTSUKA
CERTAINES N'AVAIENT JAMAIS VU LA MER

Un chœur bouleversant.

Le saviez-vous, en japonais, selon la façon dont on l'écrit, le mot *Ai* signifie *amour* ou *chagrin*. L'histoire qui suit va bien au-delà du chagrin dans son acception actuelle. Mais si l'on entend dans ce mot les lamentations de cœurs en détresse, alors oui, il conviendrait pleinement. Elles étaient parties chercher l'amour, une vie meilleure, un mari les attendait là-bas, dont elles ignoraient tout. Elles, des jeunes filles japonaises envoyées par des familles qui ploient sous le joug de la misère. Au début du siècle dernier elles traversèrent le Pacifique. Lamento, chœur, clameur. Écoutez-les:

Sur le bateau nous étions presque toutes vierges. Nous avions de longs cheveux noirs, de larges pieds plats et nous n'étions pas très grandes.

Ainsi commence *Certaines n'avaient jamais vu la mer* de Julie Otsuka, née en Californie.

L'auteure use et abuse des répétitions, impulsant à ce chœur un rythme qui jamais ne faiblira.

Sur le bateau nous restions éveillées pendant des heures...

Sur le bateau nous nous plaignions de tout. Des puces. De l'insomnie...

Sur le bateau nous ne pouvions imaginer...

Ce récit à la première personne du pluriel, ce « nous » fait d'innombrables voix souligne le peu de cas qui est fait du « je », affirme ainsi combien la singularité de chacune sera effacée, niée, broyée. Toutes prises dans un destin qui ne leur appartient pas, victimes plus encore que leurs hommes. Le chant choral commence sur le bateau, se poursuit la première nuit, enfle, grandit, puis étouffé, disparaît. La première nuit. *Cette nuit-là nos nouveaux maris nous ont prises à la hâte*. Il y a cette accumulation des voix, il y a l'intensité du chant, il y a le rythme qui s'accélère et il

y a la composition même de l'œuvre, son écriture, qui insinue en nous une sorte de tristesse infinie ou au contraire de fracas insupportable. Et lorsque parfois une voix singulière s'élève, la force de cette voix nue nous bouleverse. *Ne peut-on attendre jusqu'à demain? Ou encore J'avais treize ans et je n'avais jamais regardé un homme dans les yeux.*

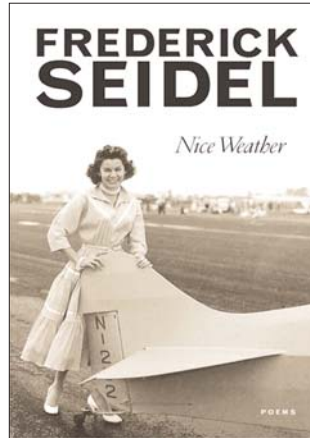
C'est un livre court. Huit chapitres. Qui disent l'arrivée, le désenchantement, la découverte du monde des Blancs, d'un travail harassant, *Nous nous jetions à corps perdu dans le travail/ Nous avions rangé nos miroirs, cessé de nous peigner / Nous étions glacées à l'intérieur et notre cœur n'a toujours pas dégelé / Je crois que mon âme est morte / Nous écartions les jambes pour eux (nos maris) mais nous étions si fatiguées que nous nous endormions avant qu'ils aient fini.*

Les naissances *Nous avons accouché seules / j'ai coupé le cordon avec mon couteau / Nous avons accouché alors que nous avions versé de l'eau froide sur notre ventre, sauté plusieurs fois du haut de la véranda / je n'ai pas réussi à le décoller.*

Un livre surprenant, fort, bouleversant et lorsque se clôt l'histoire, le « nous » n'est plus le même, qui dit le vide, la disparition. Il y a eu Pearl Harbour. On a alors parlé de traîtres. On saura ensuite qu'« ils » furent déportés dans les déserts du Nevada ou de l'Utah... *Nous sommes nombreux à admettre que, même si nous passons tous les jours à côté de ces affiches pour descendre en ville nous n'avons jamais pensé à les lire.(...) Elles ne nous étaient pas destinées. Ces affiches? À toutes les personnes d'ascendance japonaise...* Le reste commence à s'effacer déjà. La guerre a été déclarée. Les voix se lâchent, certains sont heureux de ne plus « les » voir! D'autres, les enfants en tête, les pleurent. Voix américaines.

Et puis, l'oubli. Heureusement ces voix, ce livre!

Elisa Mannolo



À Dupont Circle, au cœur de Washington D.C., se cache entre un Starbucks et une agence de la Bank of America une petite librairie que j'aime bien. J'y suis passé aujourd'hui et j'y ai trouvé ce qui doit être – mais je l'ignore en fait – le dernier recueil de poèmes de Frederick Seidel, *Nice weather* (Beau temps, donc).

Je me suis plongé dedans assis sur un banc, au milieu de la circulation et des sirènes hurlantes des voitures de police (c'est lendemain d'attentat et l'Amérique s'y connaît à déployer sa puissance). C'est bien, tout ce bruit, pour lire Seidel. Car Seidel, derrière sa parure d'esthète qui se prendrait un peu pour Proust, un peu pour Oscar Wilde, écrit du cœur du monde. Du monde réel, comme aurait dit Aragon. Réel, en français, il faut l'écrire en italique ou entre guillemets si on veut que ça ait l'air de quelque chose aujourd'hui, surtout appliqué à la poésie contemporaine, une poésie majoritairement détachée du monde, de tout ce qui en constitue l'épaisseur, la matérialité, de tout ce qui fait que le monde est ce qui nous résiste. Une poésie tout entière vouée à l'auto-référence, à l'hypertextualité et au jeu étroit de la langue se mirant dans le miroir qu'elle se tend à elle-même. Exit le monde, et le sens avec, tant qu'on y est. On

reste bien au chaud dans l'entre-soi d'une clique auto-proclamée et dans les codes étriqués de la caste éditoriale. *Bullshit! Fuck off, poètes du...*

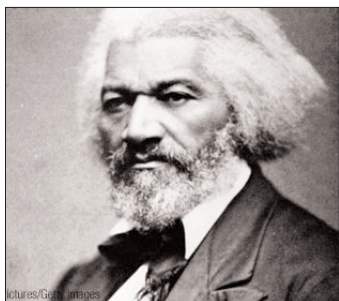
L'air de rien (*Nice weather*, mon cher, *nice weather*), Seidel griffonne dans ces pages un peu de ce qui l'environne, de ce qui lui tombe dessus. Il n'a pas besoin d'ajouter l'adjectif réel pour que le réel soit là devant lui, ou devant nous, le réel et tout ce qu'il comporte, depuis les passions politiques (*Silvio Berlusconi is not happy/He feels crappy* – Silvio Berlusconi n'est pas heureux/Il se sent merdeux) jusqu'à – *borresco referens* – la pire banalité du quotidien (*I have to go to my New York dentist – who's also a guitarist – Arnie Mars, DDS/And show him my dingy teeth are not right* – Je dois aller chez mon dentiste à New York – qui est aussi guitariste – Arnie Mars, Diplômé de la Faculté/Et lui montrer que mes dents sales ne vont pas bien). Son inimitable look de majordome anglais (ou de Lord, ce qui revient au même) est depuis longtemps une garantie qu'il ne cherche pas à en rajouter dans la déconstruction et à surjouer le mauvais rôle de l'avant-garde-au-dessus-de-tous. Il n'a besoin, lui, d'aucun colifichet pour être d'emblée dans la poésie, pour être une voix singulière, mais une voix singulière qui ne se confine pas dans sa singularité et partage avec tous les bribes de son expérience.

À ma connaissance, Frederick Seidel n'est pas traduit en français, lui pourtant francophile, amoureux de Paris et de Baudelaire. Qui voudrait traduire et publier, dans un pays aussi profondément marqué par l'aristocratie que la France, un auteur qui use la langue de tous et qui, ce faisant, risquerait de remettre en cause le délicieux entre-soi d'un univers poétique de plus en plus groupusculaire? Qui?

Il y des jours où je me sens loin, très loin de chez moi.

Hugues Moussy

FREDERICK DOUGLASS, ESCLAVE AMÉRICAIN



Il existe une facette méconnue de la littérature américaine: le *slave narrative*, le récit d'esclave. Ce genre, à la fois testimonial, historique et littéraire, a connu sa période la plus faste entre les années 1820 et les années 1860: plusieurs milliers de récits d'esclaves fuyant les États du Sud pour gagner la liberté au Nord et, bien souvent, participer activement à la cause abolitionniste, parurent au cours de ces quatre décennies. Le genre s'épuisa après la Guerre de Sécession. Les témoignages des anciens esclaves tombèrent dans l'oubli, au point que la mémoire nationale américaine ne retint que des Blancs comme figures majeures du combat abolitionniste – parmi lesquelles les écrivains Ralph Waldo Emerson and Henry David Thoreau sont sans doute les plus connues du public français. Il fallut attendre les années 1960 pour que ce genre fût redécouvert, porté par le puissant mouvement des droits civiques qui secoua les États-Unis et fit émerger des courants de recherche et des chercheurs afro-américains qui exhumèrent des pans entiers de l'histoire de leur pays.

Le témoignage de Frederick Douglass est certainement l'un des plus puissants de cette tradition littéraire. Son *Narrative of the Life of Frederick Douglass, an American Slave* (paru en français sous le titre *La vie de Frederick Douglass, esclave américain, écrite par lui-même*) fut publié en 1845 par le Bureau de lutte contre l'esclavage de Boston. Né aux alentours de 1818 – mais il ne connaît pas, comme la plu-

part des esclaves, sa véritable date de naissance – dans une plantation de l'Eastern Shore, dans le Maryland, à proximité de Washington, D.C., Frederick Douglass, de son vrai nom Frederick Augustus Washington Bailey, est le fils d'un esclave, Harriet Bailey, et d'un homme blanc dont il ignore tout, mais qui est vraisemblablement son propriétaire, le capitaine Aaron Anthony. Affecté dès son plus jeune âge aux pénibles travaux des champs, il est prêté, à sept ou huit ans, à des cousins de la famille et s'en va vivre à Baltimore, non loin de là, de l'autre côté de la baie de Chesapeake. Sa plongée dans un univers urbain différent de celui de la plantation va bouleverser son existence. Auprès de Sophia Auld, sa nouvelle *maîtresse* (il faut entendre le mot dans toute son abjection), Frederick apprend à lire: c'est là, raconte-t-il, la condition essentielle qui a rendu possible sa lente émancipation, le premier pas sur ce qu'il appelle lui-même «*the pathway from slavery to freedom*» (le chemin de l'esclavage à la liberté). Avec la lecture vient l'écriture, et les premières bribes entrevues d'une autre vie. La première ébauche d'une conscience nouvelle.

Je ne veux pas reprendre tout son récit. Quelques repères suffiront. Replacé, adolescent, au service de son premier maître et au travail des champs, il refuse désormais sa vie d'esclave (il en paie le prix fort, physiquement), revient à Baltimore et, finalement, s'enfuit. Il gagne New York en 1838, se marie, s'installe dans le Massachusetts, devient journaliste, homme de plume, et aussi l'une des figures majeures du mouvement abolitionniste. Il meurt à près de quatre-vingts ans, en 1895.

Son opus magnum reste ce livre publié en 1845. La brièveté du texte (une centaine de pages), la concision du propos, la simplicité du style, classique sans jamais être affecté ni ampoulé, libre de toute manie, de toute affecterie, confèrent au récit une immense puissance, à la fois témoignage de ce que fut l'esclavage dans le Sud étatsunien au XIX^e siècle (qualifié par Douglass de «*grave yard of the mind*», cimetière de l'esprit), et texte éminemment littéraire, témoin d'un genre oublié et, fort heureusement, disparu. On ne peut cacher que le livre

prend à la gorge et que la violence de certains passages laisse parfois dans une sorte d'hébétéude.

Nous allons souvent, en famille, dans la baie de Chesapeake. Depuis Annapolis, charmante petite ville coloniale, nous traversons le pont interminable qui mène jusqu'à l'Eastern Shore, dans le comté de Talbot où Frederick Douglass est né et où il a grandi. C'est un endroit magnifique. Sur cette terre devenue si riche et, à sa façon, si infiniment policée, dans ces petites villes où les conducteurs s'arrêtent spontanément pour nous laisser traverser et n'oublient jamais d'adresser un signe amical ou un sourire aux enfants, je ne peux m'empêcher, à chaque fois, de repenser à ce moment du livre qui m'a le plus profondément marqué depuis la première fois que je l'ai lu. Enlevé à sa mère dans sa première année, Frederick Douglass raconte qu'il ne l'a vue que quatre ou cinq fois au cours de son existence. Elle était attachée au service d'un autre propriétaire, à une quinzaine de kilomètres du lieu où il grandissait. Elle travaillait dans les champs de l'aurore jusqu'au couchant – et gare à ceux qui ne se présentaient pas le matin car sur eux s'abattaient le fouet et la rage des contremaîtres. Quatre ou cinq fois, pourtant, elle trouva la force et le courage de faire dans la nuit (l'hiver, je l'imagine) les trente kilomètres aller et retour qui la séparaient de son fils. Les mots de Douglass pour dire ces moments me bouleversent: «*Je ne me souviens pas avoir jamais vu ma mère à la lumière du jour. Elle était avec moi dans la nuit. Elle s'allongeait à mes côtés et s'endormait, mais elle était partie depuis bien longtemps quand je me réveillais. Nous ne nous sommes presque jamais parlé. La mort emporta bientôt le peu qu'il y avait entre nous, et avec elle ses difficultés et sa souffrance*».

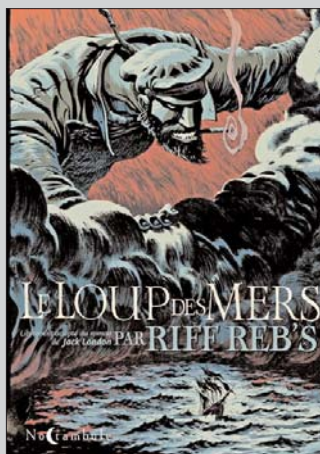
Je pense à Harriet Bailey, morte en 1825 dans le Maryland sans avoir pu élever son enfant, sans avoir pu lui parler, n'ayant connu dans sa courte vie que ces quelques heures de repos à côté de lui, au cœur de rares nuits volées à son destin d'esclave – de repos et, je l'espère, de quelque chose comme un peu de bonheur.

Hugues Moussy

**BENOÎT DUTEURTRE
LES MALENTENDUS**

Mes voisins, en face, la famille Bolin, déménagent. Ils préfèrent transmettre, dira leur fille, plutôt que jeter à la déchetterie. Ils ont essayé les bouquinistes, mais à Orléans comme à La Rochelle, ceux-ci n'avaient qu'une seule phrase : On a fait le plein la semaine dernière. 1600 livres, une solution, tréteaux dans la rue, bords de fenêtres. Le grand marché du dimanche matin est propice aux passages. Je suis descendu, il ne faut pas étaler des livres sous mon nez. En voici un, *Les Malentendus* de Benoît Duteurtre que j'ai lu en deux jours, cent quarante pages. La première partie, moins d'une centaine de pages, énonce les personnages et les situations : un immigré clandestin, sans-papiers, et son cousin, né en France se retrouvent ; chapitre deux, un étudiant de gauche les rencontre sous un pont où tous passent. « *En dernière année d'études à Sciences-Po, promis à une brillante carrière administrative, Martin, vingt-trois ans, avait créé quelques mois plus tôt – avec plusieurs amis – un groupe de travail sur le droit des immigrés.* » Chapitre trois, une jeune femme... de droite, Cécile, directrice commerciale d'Handilove, matériel pour handicapés, rencontre Martin, aperçu au chapitre deux, petite séquence amoureuse et sexuelle ; chapitre quatre, intervention d'une petite annonce, présentation de Rachid et Jean-Robert, homosexualité assumée. Chapitre six : « *Sois prudent. Évite les contrôles. Prends le bus. Pas le métro.* » Rachid s'étonnait de cette sollicitude. « *Pourquoi Cécile cherchait-elle à le protéger ?* » Ne nous laissons pas abuser, la comédie est en place, elle date de 1999, pas le même contexte politique que celui d'aujourd'hui mais lire avec gaieté ce petit livre n'empêche pas d'ajuster notre angle de perception idéologique. Car personne ne nous enlève notre sens critique si nous l'avons développé. Nous circulons entre la réalité et l'imaginaire, c'est plus léger, moins dangereux, l'auteur n'insiste pas, survole, ajoute à la farce un zeste de drôlerie, pour ce regard sur un moment de notre société moderne. Et puis voici Éros qui bouscule tous les personnages, hasards de la vie, rencontres. Arrangements, une pièce de théâtre où il faudrait aller assez vite pour nous délivrer les messages essentiels, des scènes burlesques pour prendre en défaut des comportements sociaux attendus. La seconde partie s'y emploie en quarante pages, nous qui construisions un scénario où la violence risquait d'intervenir... Benoît Duteurtre aimerait-il Flaubert pour son sens du cynisme et du paradoxe, Balzac et Céline ? Un peu de venin, un décor infantile pour un voyage organisé d'un groupe en fauteuils roulants, le cocasse et le malicieux... Une « écriture fluide » nous propose une lecture « entre l'inquiétude et l'éclat de rire » annonce la quatrième de couverture. « *Plusieurs panneaux sur la droite, indiquaient l'entrée du parc "Pays de France".* » « *Moi, je suis amoureux d'une Tunisienne.* » « *Moi, je suis amoureux d'un Marocain...* »

Dominique Navet

LONDON REVISITÉ


Ce ne devait être qu'une formalité pour le critique littéraire Humphrey Van Weyden. La traversée de la baie de San Francisco, il l'effectuait chaque samedi pour rejoindre un ami. Seulement ce jour-là le brouillard était plus épais que d'habitude et lorsque son ferry fut harponné par un autre bateau, la panique s'empara des passagers. Sautant dans l'eau glacée, Humphrey se réveilla à bord d'une goélette en route vers les côtes japonaises pour chasser le phoque. Embarqué malgré lui dans cette campagne de chasse, le critique littéraire découvre le terrible capitaine Loup Larsen, sorte de monstre à la force herculéenne et à l'incroyable érudition qui impose sa loi à chacun de ses marins par la violence et l'esprit.

Librement adapté du roman de Jack London, cet album met en scène la confrontation philosophique entre le principe du surhomme selon Nietzsche et la théorie de l'évolution de Darwin. Loup Larsen représente l'homme instruit et guerrier qui, depuis la nuit des temps, doit dominer le monde pour survivre alors que Van Weyden est une figure beaucoup plus « morale » qui

préfère s'adapter à son environnement et agir avec intégrité. Le récit est donc traversé par un véritable questionnement métaphysique magnifié par le huis clos étouffant imposé à la fois par l'espace confiné du bateau et le déchaînement des éléments naturels. Riff Reb's a choisi de réinterpréter la fin de l'histoire. Chez London, Van Weyden, grâce à sa capacité d'adaptation, parvient à vaincre le surhomme incapable d'évoluer. Le dessinateur propose une vision beaucoup plus pessimiste, renvoyant dos à dos les deux protagonistes en considérant que la modernité du critique littéraire n'est pas un gage de survie. Un parti-pris que je trouve plus intéressant et beaucoup moins simpliste que la vision de London.

Graphiquement, le trait est d'une rare puissance. Toujours aussi à l'aise pour croquer des gueules un peu « cradingues », Riff Reb's fait des marins de la goélette une bande de durs-à-cuir aux faux airs de pirates et son capitaine, force de la nature au physique de sculpture antique, est tout bonnement impressionnant. Ses représentations de la mer déchaînée sont elles aussi en tous points sublimes. Niveau couleur, chaque chapitre est décliné dans une nuance différente, comme si l'on avait apposé devant les planches en noir et blanc un filtre d'une seule et unique teinte (jaune, bleu, vert, orange, rouge ou rose). C'est spécial mais assez bluffant.

Entendons-nous : derrière les questionnements métaphysiques, il ne faut pas perdre de vue que cet album est avant tout une épopée maritime à l'ancienne. De quoi régaler à la fois les philosophes et les amateurs d'aventure avec un grand A.

Jérôme Prévost

Le Loup des Mers, de Riff Reb's. Soleil, 2012. 136 pages. 17,95 euros.

SAVORGNAN DE BRAZZA



Ouvrez le manuel d'histoire du cours élémentaire de 1913 du très respecté Ernest Lavisse. Votre âme républicaine et patriotique sera certainement émue en découvrant, au chapitre des conquêtes françaises, sous l'intitulé, *La bonté française, l'œuvre exemplaire de Pierre Savorgnan de Brazza* :

« Brazza fut un homme admirable. Il voyagea dans un grand pays d'Afrique appelé le Congo. Il ne fit pas de mal aux habitants. Il leur parlait doucement, et leur demandait d'obéir à la France. Quand ils avaient promis, il plantait par terre une grande perche, en haut de laquelle on hissait le drapeau français. Cela voulait dire que ce pays-là appartenait à la France... »

Certains se remémoreront alors l'image d'Épinal dépeignant la scène qui se déroule en 1880. On y voit l'aimable Makoko (roi) Onkôo signant avec son bienfaiteur l'heureux traité ouvrant l'établissement des Français à Nkuna sur le Congo, la future Brazzaville. Brazza justifierait plus tard avec le lyrisme de l'époque cette remise du pavillon français : « Ces rois ont vu dans mon morceau d'étoffe ce que je leur avais dit d'y voir... J'ai dit au roi : Vous connaissez le frère Blanc qui est venu ici avec lequel vous vous êtes battus. Eh bien, il en viendra d'autres, et des plus forts que lui. Si vous arborez le symbole que je vais vous remettre, ils ne prendront pas pied chez vous sans votre permission, et ils ne tireront jamais un coup de fusil sur vos sujets. Ils ont fait ce que je leur ai dit, et le drapeau français les a protégés. »

Le drapeau français flottant sur son mât, en les protégeant de la tutelle des autres puissances, les jetait plutôt sous le joug de la France impériale.

La vie de Pierre Savorgnan de Brazza (1852-1905), consacrée à la mission civilisatrice de la

France encouragée par Jules Ferry¹ résume les ambiguïtés de la colonisation et du personnage. Contrairement à son méchant rival Henry Morton Stanley qui avançait à coups de fusil et de dynamite, notre officier de marine demeure, dans l'imaginaire scolaire, un bel humaniste porteur des valeurs républicaines et préférant la palabre au fracas des armes. Comment croire qu'un roi puisse brader la souveraineté de ses terres au premier Blanc venu ? C'est omettre que Brazza emportait prudemment dans ses bagages en plus des mille carabines et de trente mille cartouches Remington destinés à son personnel noir de son expédition, cent mille fusils à percussion de différents modèles, dix millions de balles, cent tonnes de poudre de démolition, vingt mille sabres, mille haches.

La stratégie de Pierre Savorgnan de Brazza fut d'atténuer un tant soit peu les brutalités coutumières du commerce inégal en gagnant la confiance des Africains, en leur apportant par des distributions d'armes et de munitions, les moyens d'éliminer les esclavagistes, et surtout leurs concurrents.

La réalité, c'est que notre condottiere national, certes mieux intentionné² envers les peuples que ses rivaux anglo-saxons, portugais, belges ou allemands, n'en recourut pas moins au travail forcé, aux réquisitions de porteurs et à l'élimination des rebelles. Il savait mieux encore, utiliser à bon escient, le double langage. *Le Petit Journal* du 27 juin 1882 sous le titre, *Les conquêtes pacifiques*, dévoilait les brutalités de Savorgnan de Brazza « Choisissez entre cette cartouche et ce pavillon. Si vous voulez la guerre avec les Blancs, on se battra sans merci, si vous voulez la paix, voilà le signe de la paix », déclarait l'officier marin, en présentant le drapeau français au Makoko, des Tékés.

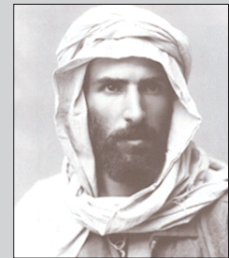
Brazza nommé commissaire général du Congo français un an plus tôt, sera relevé de ses fonctions en 1897. Sa manière trop douce de gérer la colonie avec la hâte de la métropole. Soumise au régime des concessions, le Congo sera livré à l'arbitraire de ses administrateurs. En 1905, les autorités sollicitèrent Brazza pour enquêter sur la manière brutale dont leurs proconsuls menaient l'exploitation coloniale. Il ne reviendra pas vivant. Brazza tombe malade sur le chemin du

retour. Sa femme, qui l'a accompagné, restera toute sa vie convaincue qu'il a été empoisonné. Complot ourdi par ceux-là mêmes à qui il avait ouvert la voie. Son rapport pour accablant qu'il put l'être, fut avec lui, enterré.

Pierre Savorgnan de Brazza repose depuis 2006 à Brazzaville où son mausolée, on peut s'en douter suscite évidemment les plus vives controverses.

1. « Ouvrir à la civilisation la seule partie du globe où elle n'a pas encore pénétré. Percer les ténèbres qui enveloppent les populations entières, c'est, si j'ose dire, une croisade digne de ce siècle... Il s'agit de planter l'étendard de la Civilisation sur le sol de l'Afrique Centrale et de lutter contre la traite des esclaves. »

2. On ne saurait même pas comparer à Brazza les colonnes infernales des Voulet, Chanoine ou autres Gentil, Lamy qui dans la course effrénée vers le Tchad massacraient, pillaient, trafiquaient les captifs et s'accaparaient les femmes des vaincus. Si la cause est mauvaise, même le plus vertueux est condamnable.



Lettre bi-mensuelle publiée
avec le soutien de la revue *Incognita*
et des Éditions du Petit Véhicule,
à Nantes. *Les Années* sont en ligne sur
editionsdupetitvehicule.blogspot.com

2013, *Les années* – Une publication bimensuelle de : Ciels en Picardie. Ont participé à ce numéro : Marcel Cernot, Dominique Cornet, Prisca Hazebrouck, Élie Hernandez, Michel Lalet, Elisa Mannolo, Hugues Moussy, Dominique Navet, Jean-Louis Rambour, Aline Salomon, Roger Wallet.

Réactions et contributions attendues à :
cielsenpicardie@orange.fr